

Le mariage des enfants n'est plus l'affaire des parents

Les futurs conjoints organisent leurs noces. Ce qui ne les empêche pas de consulter leurs parents, voire de les faire participer.

« **C'**est notre premier mariage. Notre fille aînée », confie fièrement Xavier. « Ils nous ont annoncé la nouvelle en rentrant d'un voyage », précise ce père de 57 ans. Juliette et Arthur vivent ensemble depuis deux ans. Le futur gendre aurait aimé s'unir dans l'intimité. Mais les deux fiancés étant issus de vastes familles, avec beaucoup d'oncles, tantes, cousins et cousines, une liste minimum d'invités était incompressible. Il a fallu ensuite négocier le nombre d'amis de chaque famille. « Nous aurions voulu inviter une quinzaine de couples mais notre fille nous a demandé de réduire à 5 ou 6 », raconte Xavier, avec un brin de résignation. « On n'a rien contre vos amis, mais ce ne sont pas les nôtres, vous les inviterez un autre jour », ont estimé les futurs époux, restés sourds au point de vue parental.

Autre sujet de tiraillement, le faire-part du mariage. Ou, plus exactement, l'absence de faire-part. Ni sur papier, pour raisons écologiques, ni même en version électronique. Aucune chance pour les parents de voir leur nom apparaître quelque part. Comme figurait, il y a moins de trente ans, celui des parents de Xavier, sur son propre faire-part de noces.

Pas si loin en effet le temps où les parents annonçaient le mariage de leur enfant et prenaient en charge son organisation, en accord avec la belle-famille. Ces usages perdurent dans les milieux plus traditionnels, où le mariage, encore bien ancré, est célébré à un âge plus précoce que la moyenne actuelle.

De façon générale, le mariage en tant qu'institution a perdu du terrain, au profit du Pacs qui est un autre moyen d'officialiser son union (*lire les repères*). Il arrive qu'on se dise « oui » après plusieurs années d'union libre ou de Pacs. Les « jeunes » mariés ne sont donc plus... tout jeunes. Environ 33 ans pour les femmes, 35 ans pour les hommes. Ils ont la plupart du temps un métier, une autonomie financière et... un ou deux enfants.

« La place du mariage dans la conjugalité a évolué. Dans les années 1970, on se mariait puis on habitait ensemble. Maintenant

on habite ensemble et, éventuellement, on se marie. Nous sommes passés d'un rite de passage individuel, qui marquait l'entrée à l'âge adulte, à un rite de passage du couple, analyse la sociologue Florence Maillolchon. Le mariage célèbre, non plus la fête d'un couple à venir, mais celle d'un couple qui existe et montre ce qu'il est. »

Selon Jacques-Antoine Malarewicz, psychiatre et thérapeute de couple, « les jeunes ont besoin de s'approprier un rituel. Ils organisent eux-mêmes leur mariage, s'investissent dans de longs préparatifs, au moins un an à l'avance, afin d'en faire un événement, en impliquant leur réseau amical et social ». Pour monter leur projet, les couples ont parfois recours au financement participatif, souscrivent un crédit à la consommation ou sollicitent leurs familles.

Participer sans imposer, être là au bon moment.

Les parents ont perdu l'influence qu'ils avaient sur le couple. Ils ont moins la main sur l'organisation du mariage, bien qu'ils participent souvent aux frais. « Les parents conservent un rôle important mais leur place est à redéfinir, nuance Florence Maillolchon. Ils sont dans une position intermédiaire où il s'agit de participer sans imposer, d'être là au bon moment de façon légère et aidante, de faire preuve de souplesse et d'écoute bienveillante. » Les parents s'efforcent de respecter les choix du couple tout en lui faisant accepter certaines contraintes. Par exemple, jusqu'où inviter la famille ? « Ses contours ne sont pas toujours simples à définir, en raison de la multiplication des divorces et des recompositions familiales », relève la sociologue.

Dans les familles catholiques, la question de la célébration religieuse du mariage pouvait être, pour les générations précédentes, une source de difficulté lorsqu'un enfant ne voulait pas se marier à l'église. Aujourd'hui, témoigne Véronique de La Chapelle, conseillère conjugale et familiale dans un cabinet chrétien (1), « les parents pratiquants ont accepté l'idée que le mariage religieux soit



Mariage dans les rues de Montmartre à Paris. François Lafite/Divergence

Le mariage des enfants n'est plus l'affaire des parents

« Le mariage confère au couple une valeur symbolique de reconnaissance. D'où l'importance accordée à la cérémonie et à la réception. »

●●● Suite de la page 13.

plus une adhésion de foi qu'une obligation sociale. Ils sont donc plus respectueux de la liberté religieuse de leurs enfants ».

De la même façon, le couple fait preuve de respect et de tolérance envers lui-même. Si l'un des conjoints est baptisé, l'autre non, « ils peuvent trouver un compromis », précise Agathe Henniart, déléguée générale des centres de préparation au mariage (CPM). Par exemple, suivre tous deux la préparation au mariage « pour donner du sens à leur engagement » puis envisager un mariage religieux « naturel », c'est-à-dire non sacramentel. Même souplesse du côté de l'organisation : l'église a su s'adapter aux désirs des mariés de personnaliser leur cérémonie. Musiques profanes, petit discours et lecture d'un texte non biblique sont autorisés à condition d'être compatibles avec la liturgie du mariage.

Chacun rêve d'un mariage « qui lui ressemble », original et personnalisé.

« Le mariage confère au couple une valeur symbolique de reconnaissance. D'où l'importance accordée à la cérémonie et à la réception qui doivent être l'expression du couple », justifie le sociologue Gérard Neyrand. Chacun rêve d'un mariage « qui lui ressemble », original et personnalisé. À condition d'en avoir les moyens, un certain nombre de couples font désormais appel à un *wedding planner* (« organisateur de mariage ») qui peut se révéler un intermédiaire utile entre les deux familles, parfois éloignées géographiquement. Il peut apporter une expertise en cas de désaccord avec les parents.

S'ils ont rarement le dernier mot lors des préparatifs, les parents sont cependant très attendus le jour du mariage. Le discours du père de la mariée ou du marié reste l'un des moments forts, parce que, estime Marina Gambier, fondatrice de l'agence Les Demoiselles de Madame, « il est l'expression du lien et de la transmission ».

France Lebreton

(1) Cabinet Raphaël, conseil conjugal et familial. Site : cabinetraphael.fr

repères

Les chiffres du mariage

En 2018, 230 000 mariages ont été célébrés, dont 6 000 entre personnes de même sexe.

En 2016, le nombre de mariages catholiques s'est élevé à 54 502.

En 2017, on se marie pour la première fois à l'âge de 33 ans si l'on est une femme, et à 35 ans si l'on est un homme. Et à 36 et 38 ans, lors d'un remariage.

Les remariages représentent 20 % des mariages civils.

Le marché du mariage représente, en 2018, un chiffre d'affaires de 3,5 milliards d'euros, soit l'équivalent du marché du jouet.

Sources : Insee, Église catholique de France, Ipsos.

témoignages

Les préparatifs font monter la pression

« Respecter le choix des mariés »

Pierre-Yves, père d'Augustin, 25 ans. Mariage dans quelques semaines.

« Lorsque notre fils aîné nous a annoncé qu'il allait se marier, nous lui avons conseillé d'attendre d'avoir un emploi stable. Deux ans plus tard, nous avons reçu un SMS indiquant la date de son mariage. Le jour ne convenait pas à la famille. Nous leur avons alors suggéré de se fiancer. Une date de mariage a été fixée en fonction de la disponibilité du lieu qu'ils avaient choisi. Nous les avons ensuite laissés gérer l'organisation, en surveillant de loin, car ils sont un peu bohèmes. Ainsi, pour éviter de faire monter le budget, ils ont demandé à des amis d'assurer certains services, ce qui part d'une bonne intention mais n'aboutit pas toujours. On veut bien les aider sur



On se marie avant tout par amour mais aussi pour la cérémonie et la fête. Antonin Weber/Hans Lucas

le plan pratique mais c'est avant tout leur mariage. Les beaux-parents ont eu plus de mal à l'accepter. Ils auraient bien aimé avoir la main sur l'organisation. Du coup, certaines décisions ont traîné. Les préparatifs semblent être source de tension dans cette famille. Nous voyons les enfants plusieurs fois par semaine pour régler les derniers détails. Je m'efforce de dédramatiser pour ne pas faire monter le stress. La réussite de la cérémonie tient avant tout au respect du choix des mariés. Ce n'est pas aux parents de s'approprier cette journée. »

« Une compétition sur la réussite de son mariage »

Margaux et Antoine, 30 et 31 ans. Mariage à l'été 2019

Antoine : « J'ai prévenu mes « quatre » parents – incluant leurs nouveaux conjoints – le jour de

mes 30 ans, juste avant de faire ma demande en mariage au micro au cours de la soirée d'anniversaire. Puis j'ai réuni mon père et ma mère au cours d'un dîner qui a eu pour effet de les rapprocher. Depuis, avec ma future épouse, nous avons créé un groupe WhatsApp avec nos parents respectifs pour se tenir au courant des préparatifs. Ces derniers sont une vraie prise de tête. Ils donnent du stress, des soucis. »

Margaux : « La date du mariage, fixée il y a un an, n'arrangeait personne mais nous l'avons maintenue. J'ai annoncé à mes parents la nouvelle qui n'a suscité chez eux aucun enthousiasme. Pour eux qui vivent en union libre, cela ne sert à rien de se marier. Voire c'est se créer une « prison ». Nous prenons en charge 80 % du coût de notre mariage. Le reste est réparti entre les deux familles. La fête aura lieu dans la maison familiale de mon enfance. Le lieu est beau et rustique. Le mariage sera champêtre

et le thème, « patchwork ». Ce qui revient à dire « faites ce que vous voulez ». La liste des invités a été l'objet de discussion avec mes parents qui voulaient accueillir une vingtaine de leur amis. Nous leur avons demandé de ne retenir que cinq couples. Ils ont mis du temps à s'investir dans la réalité de l'organisation. Le mariage leur semblait loin. Maintenant, ils sont à fond. Nous voulions inviter beaucoup de nos amis. Il a fallu faire des concessions.

Antoine s'occupe de l'ambiance lumineuse et musicale. Mais la charge mentale repose sur moi. J'ai réalisé un tableau « mariage », sur le modèle d'un projet, avec rétroplanning, estimation de budget, timing de la journée. Se marier à 30 ans est un marqueur social, comme le fait de réussir sur le plan professionnel. Une compétition se joue entre les potes sur la réussite de son mariage : le bien, le pas bien, le radin, le trop parfait... »

Recueilli par France Lebreton

Prochain dossier :
Grands-parents à distance

Entretien. Les futurs mariés ont tendance à se tourner vers des professionnels pour les aider à imaginer et à organiser une cérémonie personnalisée.

« Chacun doit garder un souvenir inoubliable »

Stéphane Seban

Fondateur du Salon du mariage (1)

Quelle est la spécificité des mariages d'aujourd'hui par rapport à ceux des années 1980 et 1990 ?

Stéphane Seban : Je cite volontiers l'expression, *mariage plus vieux, mariage heureux*. La grande différence, en effet, c'est l'âge des mariés. En quelques décennies, ils ont pris dix ans ! D'ailleurs, 70 % des couples qui se marient ont déjà un ou plusieurs enfants. Les futurs mariés prennent en charge leur mariage et ils choisissent leurs invités. La famille est triée sur le volet parmi les membres obligés et les plus proches du couple. Les amis sont présents en proportion égale. L'âge moyen des invités ayant baissé, les festivités ont évolué. Le dîner interminable avant l'ouverture du bal laisse la place à un repas entrecoupé de danse. Globalement, le nombre de convives a diminué mais le budget moyen investi sur chacun a augmenté. Chacun doit garder un souvenir inoubliable.

Quelles sont les nouvelles tendances du mariage ?

S. S. : Ce qui était un épiphénomène est devenu une forte demande, dans un contexte de recul des mariages religieux : la prestation d'une cérémonie laïque devant un officiant « joué » par un « acteur » (prestataire) ou un membre de la famille, qui reçoit de façon solennelle le consentement des époux.

Autre phénomène, les enterrements de vie de jeune fille sont devenus de véritables escapades surprises entre amies, parfois déguisées. En revanche, les enterrements de vie de garçon sont en recul. Une évolution fulgurante concerne le recours au *wedding planner*, service autrefois réservé aux mariages à fort budget, pour organiser une cérémonie personnalisée.

Le wedding planner occupe-t-il la place autrefois dévolue aux parents ?

S. S. : Alors que les parents étaient plutôt dans l'imposition des préparatifs du mariage, le *wedding planner* travaille en étroite collaboration avec les futurs mariés, qui décident à partir de ses propositions. Il s'implique dans le design, la décoration et l'organisation. Il est aussi un psychologue qui fait le lien entre les prestataires et le couple afin de lui éviter soucis et prises de bec. Le jour J, il peut jouer le « garde du corps » des mariés qui sont sans cesse sollicités.

Jusqu'à où va le besoin de personnalisation du mariage ?

S. S. : Comme pour les anniversaires d'enfant, il y a un thème, un fil rouge, depuis le carton d'invitation, la décoration, jusqu'au petit cadeau offert à chaque invité. Certains futurs époux louent une borne photo. Comme dans un photomaton, les invités se photographient eux-mêmes, emportent avec eux un tirage personnalisé, tout en laissant une trace aux mariés pour compléter leur album souvenir.

Y a-t-il encore une place pour les fiançailles ?

S. S. : Après avoir disparu, elles font leur retour dans certains milieux adeptes du mariage religieux. Des jeunes filles, de 20 à 25 ans, parfois encore étudiantes, n'hésitent plus à se fiancer. Ce phénomène pourrait peut-être faire baisser l'âge du mariage. Souvent, les jeunes gens concernés choisissent de ne pas vivre ensemble avant le mariage, à la différence de leurs aînés. La fête de fiançailles préfigure celle du mariage, en plus petit, lequel a lieu généralement un ou deux ans après. Le temps de finir ses études et, si possible, de trouver un emploi.

Recueilli par France Lebreton

(1) Parc des expositions, Porte de Versailles, 75015 Paris. Prochaines dates : 14-15 septembre 2019, www.lesitedumariage.com

pistes

Lectures

La Passion du mariage, de Florence Maillolchon. Un livre de référence sur l'évolution du mariage. Comment celui-ci a acquis une fonction expressive du couple, dans une société individualiste exhortant à la réalisation de soi. Les futurs mariés s'engagent dans de longs préparatifs afin de faire du « plus beau jour de leur vie » un événement unique et exceptionnel. Puf, 2016, 368 p., 27 €.

L'Amour individualiste. Comment le couple peut-il survivre ?, de Gérard Neyrand, Érès, 2018, 237 p., 18 €.

L'Énigme conjugale. Psychanalyse du mariage, de Paul-Laurent Assoun, Puf, 2018, 324 p., 22 €.

Repenser nos rituels : le mariage, de Nelly Pons, Actes Sud, 2019, 60 p., 10 €.

Un mariage qui vous ressemble, de Nessa Buonomo. Les conseils de la créatrice du blog « La mariée aux pieds nus », Eyrolles, 2018, 19 €.

Penser le couple, de Jacques-Antoine Malarewicz, Poche, 3 €.

Salons

Salon du mariage. Parc des expositions, 75015 Paris. En janvier et septembre. www.lesitedumariage.com

Des sites, des blogs

Le livre blanc du mariage. Une analyse en chiffres de l'évolution du monde du mariage en France. www.mariages.net/landings/livre-blanc

Mademoiselle Dentelle. Un blog assez généraliste et non commercial qui donne des conseils de préparation, publie des témoignages. www.mademoiselle-dentelle.fr

Les Demoiselles de Madame. Agence d'organisation de mariages. www.lesdemoiselles-demadame.fr

#AirDuTemps. Les guides touristiques et carnets de voyage destinés aux familles ou aux enfants se multiplient. Tour d'horizon.

Des livres pour les jeunes globe-trotteurs



Pour rendre les enfants acteurs du voyage. DragonImagesStock.adobe.com

« C'est encore long la visite ? », « J'en ai assez de marcher », « J'ai faim »... C'est une évidence pour tous les parents : on ne voyage pas de la même façon avec ou sans enfants. Partant de ce constat, des guides touristiques ont vu le jour, ces dernières années, pour aider les familles à profiter au mieux de leur séjour, en France ou à l'étranger. « Au départ, on m'a dit que ça ne marcherait jamais. Depuis, tout le monde nous a copiés », se souvient Dominique Goldsztejn, à l'origine de la collection « Partir en famille » éditée par Lonely Planet.

Ses guides, centrés sur la découverte d'une ville (Londres, Rome, New York, etc.) sont destinés à être lus par les parents et les enfants, afin de « construire le voyage ensemble ». « Les textes sont courts, il y a beaucoup d'illustrations, de pictogrammes, mais on ne tutoie pas le lecteur et on ne parle pas un langage de bébé », précise Dominique Goldsztejn. Les monuments considérés comme incontournables sont passés au crible et les sites peu adaptés aux familles sont signalés. Plusieurs jeux de piste sont proposés, de même qu'un livret de jeux détachable.

La déclinaison « en famille » des guides Cartoville (Gallimard) mise aussi sur un cahier « spécial kids ». Conçus comme une succession de cartes dépliantes, quartier par quartier, les dix titres disponibles

(Amsterdam, Lisbonne, Venise, etc.) mettent en avant les activités ludiques, les lieux de promenade et les informations pratiques (location de poussette, baby-sitting, urgences pédiatriques, etc.).

D'autres titres sont réservés exclusivement aux 6-10 ans, comme « Les petits explorateurs » (Éd. Michelin) ou « Paris/Londres/Barcelone... expliqué aux kids » (Lonely Planet junior). Les Éditions Bonhomme de chemin s'adressent, elles, aux 7-12 ans, avec des guides ludiques sur Bordeaux, New York ou Barcelone. Curiosités, anecdotes, quizz... l'exploration se veut aussi instructive que divertissante.

À notre avis

Vendus une dizaine d'euros, ces guides sont de précieux outils. Ils rendent les enfants acteurs du voyage et éveillent leur curiosité. Les apprentis globe-trotteurs voient en un clin d'œil les excursions possibles, peuvent donner leur avis et porter un autre regard sur les monuments en répondant à des devinettes.

Pourquoi ne pas leur proposer aussi de créer un carnet de voyage pour noter leurs impressions ou coller des souvenirs (tickets d'entrée, photos...) ? La jeune start-up WanderWorld fournit des kits joliment illustrés, contenant une carte, des autocollants, une liste de lieux à visiter et des informations insolites (www.wanderworld.fr).

Cécile Jaurès

chronique



Jacques Arènes
Psychanalyste et psychothérapeute

Mon conjoint, ce boulet

La vie conjugale, c'est une évidence, se joue à deux. L'idéal est que ce duo soit en équilibre et que l'un ne soit pas le « boulet » de l'autre. Ou perçu comme tel. Il m'arrive souvent d'entendre ce type d'affirmation : le conjoint ne serait pas dynamique, serait passif, se laisserait porter... Il attendrait que l'autre fixe le cap du quotidien, des loisirs communs, du lieu de départ en vacances, voire, plus fondamentalement, de la stratégie éducative. D'où la plainte de celui ou celle se déclarant chargé de l'avenir du couple et de la gestion des choix.

Je me méfie cependant de ce type de déclaration. Tout cela se joue en effet à deux et l'équilibre trouvé, s'il est douloureux, s'avère le résultat d'une forme d'arrangement. Mais qu'en est-il de la « réalité » du caractère d'un mari ou d'une femme qui s'exprime dans le cadre de la vie de couple et des « bénéfices » que chacun en tire ? Il existe certes une usure à porter seul(e) – du moins le croit-on – la destinée commune. Mais tolérerait-on des initiatives de l'autre qui n'iraient pas dans le sens que l'on souhaite ? On « s'arrange » un certain temps avec le fait de décider seul – c'est une forme de pouvoir – mais, avec le temps, on peut effectivement se sentir usé. La passivité de l'autre génère de la lassitude et une forme de solitude. C'est lourd de porter la vie commune et les décisions qu'elle entraîne, quand l'autre n'aide pas.

Comment entrer alors dans une solidarité concrète et retrouver un équilibre qui n'a, dans certains cas, jamais existé ? Aider l'autre à « porter », pour celui qui est plutôt en retrait, l'accompagner dans sa prise de décision, et l'assumer en même temps que lui, voilà ce qui est à (re)tenir. Si l'un doit se risquer à être plus présent dans les décisions, l'autre doit, en revanche, lui permettre d'exister à sa ma-

nière, et pas seulement à travers les initiatives qui sont attendues. Si vous donnez la main à votre conjoint pour organiser les vacances, il ne le fera pas nécessairement de bout en bout comme vous le souhaitez.

Le jeu de l'activité et de la passivité tisse, dans notre société, la relation. Le monde est plus libre et les activités des couples sont moins régulées par des prescriptions sociales qui donnent d'office une place à chacun. Chaque couple négocie plus qu'avant la manière dont les initiatives quotidiennes

Si vous donnez la main à votre conjoint pour organiser les vacances, il ne le fera pas nécessairement de bout en bout comme vous le souhaitez.

sont prises, laissant à chacun des protagonistes la possibilité de participer réellement à la décision ou de faire semblant. L'équilibre dans le processus de décision suppose donc une intelligence de l'autre, une compréhension de sa manière de fonctionner et un tissage relationnel où on laisse au conjoint la place d'exister, tout en l'appelant à porter avec soi-même ce qui lui est possible, sans l'abandonner à sa solitude.

Cela suppose d'accepter de sa part des moments de passivité, de défaillance, ou bien sa manière propre d'être actif qui n'est pas la nôtre. Se percevoir comme l'unique responsable du navire est aussi une manière de se donner le beau rôle... C'est tout un travail que de recréer une solidarité minimale, par laquelle la décision prise se greffe sur un tissu commun respectueux et bienveillant.

essentiel

Conte

Le Jour où les lettres quittèrent les mots



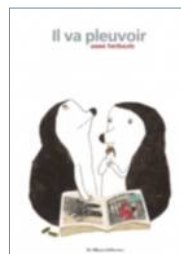
La révolte gronde. Lasses de donner corps à des mots affreux ou blessants, les lettres décident d'un commun accord de prendre leur autonomie. De se retirer des panneaux de signalisation, de quitter les bibliothèques, de désertir les écoles. Un événement sans pareil qui laisse les hommes désemparés et agressifs. Au milieu de toute cette pagaille, un petit garçon épris de lecture va s'adresser aux lettres. Parviendra-t-il à les convaincre de revenir ? Ce conte poétique, signé Nathalie Wolff et illustré avec douceur par Elsa Oriol, nous parle de liberté, d'harmonie, d'amour des mots, de respect de leur orthographe. Il dit ainsi en filigrane l'impérieuse nécessité de disposer d'un langage commun pour pouvoir vivre ensemble.

Denis Peiron

De Nathalie Wolff, illustrations d'Elsa Oriol, Éd. Drôle de zèbre, 15 €. À partir de 6 ans.

Album

Il va pleuvoir



Chaque nouveau livre d'Anne Herbauts se découvre avec plaisir tant elle a su, au fil des ans, tisser une œuvre à nulle autre pareille, riche et poétique, tendre, puissante. Nour et Nils, deux petits hérissons, décident de partir à l'aventure, avant la pluie que leur prédisent les grands. Mais qu'est-ce que l'aventure quand on est jeunes, seuls, un peu perdus peut-être ? Ode au courage, au jeu, à l'ailleurs, ce livre est aussi un texte magnifique à lire à haute voix pour en savourer le rythme et les mots. Inoubliable.

Yaël Eckert

D'Anne Herbauts, Éd. Casterman, 14,95 €. À partir de 4 ans.

On en parle. Dans son dernier livre (1), le psychiatre Stéphane Clerget propose d'autres pistes de traitement des troubles de déficit de l'attention.

Soigner autrement les enfants hyperactifs

« Elle est dans la lune », « il n'écoute pas ce qu'on lui dit », « il ne termine pas ce qu'il commence », « il a du mal à rester à place », « elle a du mal à se concentrer », « il oublie tout le temps ses affaires »... Combien de parents, inquiets devant le comportement à



la fois inattentif, impulsif et agité de leur enfant se demandent si celui-ci ne serait pas hyperactif ?

De fait, on observe une hausse du nombre d'enfants diagnostiqués « TDHA » (troubles de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) assortie d'une surprescription de médicaments, comme la Ritaline, critiqués pour leurs effets secondaires. Des médecins s'en alarment et proposent des solutions pour démedicaliser ces troubles.

C'est l'objet du livre très accessible du psychiatre Stéphane Clerget qui entend apporter des réponses aux questions des parents, leur expliquer comment aider leur enfant à maîtriser son trouble de l'attention. Pour l'auteur, la prise en charge repose avant tout sur une éducation et une pédagogie adaptées, complétées, selon les cas, par le recours à certains professionnels de santé.

Les TDHA se définissent par l'association sur la durée (au moins six mois d'affilée) de trois symptômes, déficit attentionnel, hyperactivité motrice et impulsivité. Ce syndrome apparaît généralement avant l'âge de 12 ans et peut persister à l'âge adulte.

Ces troubles de l'attention, souvent associés à d'autres troubles (apprentissage, langage, sommeil, émotions...), ont des conséquences sur la vie de l'enfant à la maison, à l'école et dans ses activités. Ainsi, par exemple, un changement ou une transition peut générer chez lui des mouvements d'humeur ou une colère. Ce qui va, à la longue, lui causer des difficultés et poser problème à son entourage.

Une fois le diagnostic médical posé, les parents se voient propo-

ser la solution de traiter leur enfant par des médicaments qui, souligne l'auteur, peuvent « réduire les symptômes mais ne guérissent pas du trouble ». Sans jamais chercher, déplore Stéphane Clerget, « les causes émotionnelles à l'instabilité ». Afin d'éviter la culpabilité des parents ? L'hyperactivité peut exprimer l'inquiétude de ne pas satisfaire aux attentes parentales. Elle peut aussi traduire un manque de sécurité interne (trouble de l'attachement). Plus surprenant, l'inattention peut être chez l'enfant, de façon paradoxale, le résultat d'une « hyperattention permanente » de ses parents.

Ce syndrome apparaît généralement avant l'âge de 12 ans.

Quoi qu'il en soit, assure le psychiatre, « les parents doivent prendre conscience des atouts qu'ils possèdent pour éduquer leur enfant hyperactif mais aussi le soigner. Ils sont au cœur de la prise en charge ». Celle-ci se fait d'abord « au quotidien grâce à une éducation spécifique ». Bien expliquer la situation à son enfant et l'aider à s'accepter. Anticiper, installer des routines, lui donner des consignes claires, l'encourager et valoriser ses compétences. Nécessité aussi de lui accorder du temps, de lui apprendre à se maîtriser et à gérer ses émotions. Fixer des limites, réduire le temps d'écran, préserver son sommeil, jouer avec lui... Tous ces gestes et attitudes pourraient d'ailleurs inspirer l'ensemble des parents, soucieux de l'épanouissement de leur enfant, hyperactif ou non.

France Lebreton

(1) Soigner les enfants hyperactifs sans médicaments, Fayard, 212 p., 18 €.